

Compte rendu

Eric J. HOBSBAWM (1999), *L'âge des extrêmes. Histoire du court 20^e siècle*, Bruxelles, Éd. Complexes, 810 p.

Marie Wright-Laflamme

Eric J. Hobsbawm est un historien ouvertement marxiste (il a été théoricien du Parti communiste de Grande-Bretagne) qui a vécu beaucoup des événements qu'il raconte. Non pas qu'il ait pris part aux grandes guerres du siècle, mais il était à tout le moins un témoin vivant de cette époque qu'il décrit. Il est en effet né en 1917, avec son « court vingtième siècle », à Alexandrie, a vécu son enfance dans la Vienne des années 20 et fut adolescent à Berlin en 1933, avant de fuir vers l'Angleterre.

Pourquoi dire qu'il est né avec son « court vingtième siècle » ? C'est que sa périodisation de l'histoire se fixe beaucoup plus sur les événements marquants que sur les chiffres ronds. Ainsi, le vingtième siècle débuta-t-il, pour lui, en 1914 avec la Première Guerre mondiale pour se terminer en 1991 avec la fin de la guerre froide. Ainsi, ce « court vingtième siècle » est pour Hobsbawm l'histoire de la crise politique et économique qui bouleversa le monde à la fin du XIX^e siècle, crise découlant de l'effondrement des valeurs bourgeoises qui avaient dominé l'époque du grand capitalisme industriel. Historiquement, cette crise a suscité l'avènement de la Russie socialiste et sa confrontation avec le capitalisme qu'elle aurait, selon l'auteur, contribué à sauver. Ce n'est donc pas pour rien que, symboliquement, le découpage de ce court siècle coïncide avec l'avènement puis la chute du système socialiste de l'URSS, chute provoquée par l'ouverture au monde du communisme soviétique alors même que les relations se détendaient entre l'Est et l'Ouest.

Le XX^e siècle fut un siècle de guerre : les deux guerres mondiales, deux grandes époques de révolution, suivies d'une guerre froide qui se termina avec la chute du communisme. Pour comprendre l'histoire de ce siècle, il faut donc adopter une perspective mondiale d'autant plus que c'est un processus de mondialisation de l'économie, ses impacts et ses

problèmes qui ont façonné le monde tel que nous le connaissons aujourd'hui.

1. Des guerres mondiales et totales

Les deux grandes guerres de ce siècle furent mondiales et totales, particularité que l'on n'aurait pu attribuer à aucune guerre auparavant. Mondiales, parce que la grande majorité des pays furent touchés directement ou indirectement par la confrontation de l'Axe et des Alliés. Totale, parce que la paix ne pouvait être autrement que définitive ; elle devait absolument se conclure avec la reddition complète de l'adversaire. Les affrontements furent également des guerres de masse dans la mesure où ils regroupaient sous leurs bannières tant des civils que des militaires qui ne furent ni épargnés par les tirs ennemis, ni exempts de participation à l'effort de guerre. L'État, pour orchestrer tant l'activité militaire que l'activité de production, se devait d'établir une planification serrée de l'économie de guerre. Ce qui implique que seuls les pays assez industrialisés et assez stables pour laisser l'État orienter une grande partie de son économie en fonction de la guerre pouvaient se permettre d'entrer dans le conflit. Seules les grandes puissances le pouvaient donc. Et elles furent toutes impliqués, ou presque, tant dans la première que dans la deuxième guerre mondiale.

Outre la guerre, les crises du capitalisme furent elles aussi globales. La Grande Crise des années 30 eut des répercussions directes dans presque tous les pays. Les réussites du capitalisme (l'Âge d'or) et les crises économiques aussi eurent des impacts sur toute la planète, ce qui explique pourquoi la lutte idéologique entre le communisme et le capitalisme parut si importante. Il faut voir le Court Vingtième Siècle comme une crise générale de tous les systèmes. La confrontation communisme/capitalisme fut en fait la crise d'une économie peinant à devenir mondiale et subissant des changements profonds dans toute sa structure.

C'est ce qui permet à l'auteur de dire que la Première Guerre mondiale et la Deuxième Guerre mondiale ne furent en réalité qu'une seule grande guerre de 31 ans. Non pas qu'elles furent perçues ainsi mais la seconde découle logiquement de l'instabilité créée par le règlement de la première. Selon Hobsbawm toujours, la cause (ou les causes) de la

Grande Crise ne serait pas étrangère à l'échec du Traité de Versailles et c'est cette même Grande Crise qui a déterminé la montée du fascisme et qui a renforcé le pouvoir contaminateur du socialisme soviétique. Aussi, selon l'audacieuse thèse avancée par l'auteur, le communisme aurait « forcé » le capitalisme à se réformer entre les deux guerres afin de lutter contre une économie mondiale en crise. De même, c'est l'incursion du communisme, naguère en vase clos derrière un rideau de fer, dans l'économie mondiale qui aurait hâté sa chute. Bref, l'opposition totale entre les deux systèmes fut principalement idéologique car il y a bien longtemps que le projet russe n'était plus d'embraser le monde entier avec la fièvre communiste mais de devenir, grâce à une économie planifiée de manière autoritaire, une super puissance mondiale. Et il y avait bien longtemps que les états capitalistes avaient emprunté au bloc socialiste des instruments de gestion et de planification étatique. C'est d'ailleurs cette économie de type mixte qui pourrait en partie expliquer, selon l'auteur, la grande période de prospérité d'après guerre, qu'il nomme l'Âge d'or.

La Révolution d'Octobre n'aurait pu avoir lieu sans l'effondrement de la société bourgeoise du XIX^e siècle. Dans la même lignée, c'est la victoire contre le fascisme qui a élevé l'URSS au rang de superpuissance en en faisant un ennemi du capitalisme. Sans cela, il n'aurait pas été considéré sérieusement comme une solution de rechange à un système capitaliste défaillant (dont la défaillance est apparue de façon majeure pendant la Grande Crise des années 30).

2. Le communisme historique comme parti politique

L'avènement du communisme comme régime politique dans l'histoire ne fut pas, loin s'en faut, créé selon les conditions auxquelles Marx aurait été en droit de s'attendre. En fait, rien dans la structure politique et économique de la Russie ne laissait supposer qu'elle pût devenir communiste.

L'URSS est devenue communiste alors même que son prolétariat n'était pas organisé. Le pays n'était pas fortement industrialisé, ce qui implique qu'il n'y avait pas de prolétariat massif, avec ou sans conscience de classe. Au contraire, la majeure partie des Russes étaient paysans. Il n'y avait pas de classe bourgeoise consciente d'elle-même et

produisant une culture morale bourgeoise. La révolution bolchevique, donc, n'a eu que très peu à voir avec ce que Marx aurait décrit comme une révolution prolétarienne. Autrement dit, alors que Marx, dans tout son œuvre, a insisté sur un communisme émergeant de la praxis, ce qui s'est passé, en fait, fut très différent. Le marxisme s'est installé en Russie surtout comme gage de paix dans un pays désorienté par la révolution. C'est la sympathie naturelle du peuple russe envers le socialisme, puisque l'idée de changement de système coïncidait avec un espoir de paix, qui permit au parti bolchevique d'obtenir l'appui politique nécessaire à sa prise de pouvoir.

D'abord, la révolution bolchevique a été vue comme un déclencheur mondial de la Grande Révolution mais peu à peu, surtout sous Staline, elle est devenue un totalitarisme fermé, isolé du reste du monde. Les états capitalistes, d'ailleurs, ont réagi à cette « menace » en combattant le mal que représentait la Révolution communiste.

3. Le communisme comme menace mondiale

Après la Première Guerre mondiale, la guerre civile s'éteignit en URSS et le parti bolchevique, non seulement avait réussi à garder le pouvoir mais il avait commencé à faire comprendre au reste du monde que le pays ne s'effondrerait pas. Lénine s'attendait à ce qu'il y eut un embrasement révolutionnaire massif dans le monde, à commencer par l'Allemagne. Cela ne se produisit pas. L'URSS se trouva isolée.

Ce qui n'empêcha pas les pays capitalistes de craindre une expansion des idées communistes, d'autant plus que, même si la ferveur révolutionnaire ne menait pas au renversement du pouvoir dans d'autres pays, les communistes et socialistes du monde étaient tournés vers le pays soviétique et applaudissaient le succès remporté par la révolution d'Octobre. Autrement dit, le danger d'embrasement n'était pas complètement éteint. C'est la raison pour laquelle les États-Unis de Wilson encouragèrent les revendications nationales dans les Balkans et tentèrent de créer un « cordon sanitaire » de pays anti-communistes pour contrer l'avancée du virus rouge. Ainsi, ils incitèrent les petits états balkaniques à revendiquer leur indépendance, ce qui contribua, on le sait maintenant, à faire de cette aire géopolitique une poudrière.

De la même manière et pour les mêmes raisons, le Traité de Versailles avait, parmi ses objectifs, outre de redessiner la carte de l'Europe mise à mal par la guerre et déstabilisée par la chute de l'empire ottoman, de l'empire russe et de l'empire austro-hongrois, de contenir la révolution bolchevique dans les frontières russes. Ce traité, par contre, suscita beaucoup de mécontentement dans les pays vaincus (Allemagne, Italie) et mena en quelque sorte à la Deuxième Guerre mondiale. Ce traité était jugé injuste et inacceptable par les pays vaincus. Cette insatisfaction sera décuplée par la Grande Crise économique qui affectera la majeure partie du monde dans les années 30 et provoquera, en réaction, un durcissement politique, une radicalisation de la droite qui se cristallisera en Allemagne et en Italie par une prise de pouvoir de partis fascistes.

Ces fascismes étaient des régimes autoritaires qui avaient, entre autres, pour but de contenir le mécontentement de la population et d'empêcher qu'éclate une révolution populaire. Ils pouvaient être définis autant anti-communistes qu'anti-capitalistes et bien plus nationalistes, traditionalistes, conservateurs et puristes dans leur version nazie. Ils restaient, aux yeux du monde, un ennemi potentiellement dangereux.

4. Un ennemi commun : le fascisme

Une alliance des pays capitalistes avec l'URSS a été établie dans les années 30 dans la mesure où le fascisme montant, en Italie et en Allemagne, apparaissait, avec raison, beaucoup plus menaçant que le communisme. Paradoxalement, en aidant le capitalisme à vaincre l'ennemi mondial, nous dit Hobsbawm, l'URSS a renforcé sa popularité et a pu s'établir comme grande puissance dominant le bloc de l'Est. Mais outre cette victoire commune contre le fascisme, l'URSS a forcé l'admiration mondiale par sa réussite, due à une économie planifiée (les plans quinquennaux). Cette planification a été vue comme une manière de sortir de la grande crise économique des années 30 et a été adoptée dans plusieurs pays capitalistes. Sous l'impulsion de l'économiste anglais J.-M. Keynes, le monde occidental adopta une politique interventionniste. Par exemple, on créa des plans pour subventionner l'agriculture aux États-Unis. Le marxisme-léninisme a sauvé le capitalisme ; c'est l'une des thèses, audacieuse, de l'auteur car elle laisse entendre que le capitalisme, pour se réformer, a été obligé d'emprunter des méthodes qui appartenaient aux systèmes communistes et

transformer le rôle des États de simples gestionnaires exécutifs en des États planificateurs et susceptibles d'offrir un certain soutien aux industries importantes et aux citoyens (États-providence), ce qui laisserait à penser que l'économie capitaliste et l'économie communiste ont plus à voir l'une avec l'autre que le combat idéologique qui a dominé le siècle peut le laisser entendre.

En somme, alors que la Grande Crise a mis à mal le système économique mondial, l'URSS, isolée, réussissait mieux, s'en tirait autrement mieux que les pays capitalistes, proposant au monde entier une alternative qui semblait intéressante et ce, d'autant plus que les pays européens étaient affectés par des révolutions sociales que la Grande Crise n'arrangeait pas.

Ainsi, la Russie aurait d'abord aidé les Alliés à vaincre le fascisme et aurait incité un capitalisme défaillant à se réformer, le sortant ainsi d'une phase libérale intenable pour l'amener à une position plus interventionniste et social-démocratique.

5. Le communisme et le reste du monde

Nous avons vu que la Grande Crise a passablement déstabilisé les pays capitalistes et, par effet de rebond, le reste du monde. Après la Seconde Guerre mondiale, période pendant laquelle les pays antifascistes firent alliance avec les soviétiques, le prestige de ces derniers s'étendit remarquablement. L'URSS sortit de la guerre plus forte que jamais et prit le contrôle du Bloc de l'Est (R.D.A., Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie, Roumaine, Bulgarie, Yougoslavie jusqu'en 1948).

D'autre part, après la Seconde Guerre, le communisme influença beaucoup les colonies. Une montée du sentiment anti-impérialisme a provoqué un rapprochement de bien des pays coloniaux avec le communisme. Le système capitaliste étant associé aux Grands Empires blancs qui, d'ailleurs, perdirent de leur prestige pendant la guerre, plusieurs pays se tournèrent vers le régime communiste qui avait prouvé que son économie était capable de se développer et qui proposait ainsi une alternative intéressante au capitalisme.

Pour les pays africains, les pays d'Amérique du Sud et les pays asiatiques, le plus grand ennemi n'était pas le fascisme mais bien l'impérialisme. Bref, les mouvements anti-coloniaux penchaient si à gauche qu'ils en venaient à converger avec la lutte anti-fasciste dans leur désir de bouter dehors les « étrangers » envahisseurs. Le communisme, entre autres, était un terrain de choix, où ils se sentaient à l'aise puisque, d'emblée, il s'opposait au capitalisme des impérialistes. En tout cas certainement plus qu'avec un mouvement (le fascisme) prônant un retour aux valeurs anciennes (dont ils veulent précisément se sortir) bien que, le sentiment anti-colonial étant très fort, les masses auraient pu être tentées par les arguments fascistes anti-modernistes qui ne se mêlaient que trop facilement aux sentiments anti-blancs. Cependant, dans tous les pays qui ont soutenu des velléités d'indépendance et de rébellion, ces mouvements étaient menés par des élites éduquées, des minorités ayant souvent étudié en Europe et frayé avec le communisme et le socialisme.

Capitalisme constitutionnel, communisme et pays du tiers-monde partageaient des valeurs communes de liberté et d'égalité et appliquaient des programmes de planification. Malgré ces similitudes, après la guerre, le combat idéologique entre communistes et capitalistes reprit de plus belle; l'alliance anti-fasciste ne dura pas.

5.1 La guerre froide

La guerre froide découle de cette montée de la puissance russe, vue après la Deuxième Guerre mondiale comme une superpuissance susceptible de transformer le monde en ralliant des pays satellites. Aussi, une fois la guerre terminée, l'alliance fut rompue entre les pays capitalistes et l'URSS, faute d'ennemi commun. Les deux systèmes purent recommencer à se regarder en chiens de fusil. La guerre froide fut donc causée par une peur réelle des pays capitalistes envers la menace que représentait sur l'échiquier mondial le bloc soviétique. Les États-Unis, surtout, ont entretenu le spectre de la peur pour éviter toute contagion rouge (on craignait une autre crise économique et les troubles sociaux qui s'ensuivraient) et aussi pour justifier l'investissement en armements. Il ne faut pas oublier non plus que dans ce combat idéologique, c'étaient les valeurs libérales et individualistes qui étaient en jeu. La peur était donc réelle, bien que, selon Hobsbawm, la menace d'un conflit armé était été presque impossible.

Les Russes ne contestaient pas l'hégémonie américaine ni la carte politique et économique mondiale et les Américains, à leur tour, reconnaissaient à l'URSS une certaine zone d'influence dans les Balkans, en Asie et dans certaines colonies africaines et sud-américaines. Étrangement, la guerre froide eut un effet stabilisateur sur l'ordre mondial. La grande confrontation idéologique entre le communisme et le capitalisme polarisa les luttes mondiales. De plus, peut-être par peur de réveiller la colère des deux géants, les conflits se firent également plus rares et plus discrets quoique l'on puisse dire que quelques guerres opposèrent bel et bien les USA et l'URSS par pays interposé (guerre de Corée, guerre du Viêt-Nam, guerre d'Afghanistan).

Autrement dit, de 1945 à 1973, le monde connut une période relativement calme et ce fut, sur le plan économique, une période faste pour les deux grands blocs, autant communiste que capitaliste. L'âge d'Or fut un temps de prospérité sans précédent où les innovations techniques et technologiques améliorèrent grandement le sort des individus et leur espérance de vie. Les biens de luxe se répandirent dans la classe moyenne (télévision, radio, automobile), le monde développé ne connut pas la famine, bien au contraire, puisqu'on y produisait un important excédent alimentaire et le chômage diminua de beaucoup également.

6. La course aux armements

Mais la guerre froide commandait tout de même que l'on s'arme en prévision d'un conflit possible. Aussi, la course aux armements mangea une partie du budget des USA et de l'URSS. Si la menace de la peur justifiait la dépense militaro-industrielle pour les Américains, ils pouvaient aussi se permettre un tel investissement d'argent. Pour les Soviétiques, de larges parts de leur budget furent englouties dans cette course aux armements, au détriment de l'économie locale. Ce qui n'empêcha pas l'URSS d'accéder jusqu'à un certain point à la modernité entre autres dans le secteur de l'agriculture. Mais après les années 60, il apparut que le retard accusé par ce pays s'avérait irrattrapable.

Toujours dans ces mêmes années, il apparut que les tensions mondiales, après avoir un temps grimpé au plus haut pendant la crise des missiles de Cuba, retombèrent et se relâchèrent. Ce fut la période de la

Détente. L'URSS abaissa sa garde de fer et tenta une certaine intégration à l'économie capitaliste qui, sous l'effet de la prospérité, tendait à devenir de plus en plus mondiale, de plus en plus transnationale. Les grands capitaux, tel que l'avait prévu Marx, se concentraient et se désalliaient de leurs assises nationales.

La thèse d'Hobsbawm est que le communisme n'a pas survécu à son ouverture au marché capitaliste pendant la Détente. C'est l'intégration au système capitalisme mondial qui aurait provoqué l'implosion du communisme soviétique en créant chez une couche de citoyens une aspiration puissante à accéder à encore plus de confort et à plus de pouvoir d'achat.

Quoi qu'il en soit, quelques années plus tard, alors même que les États-Unis sont affaiblis par la longue, humiliante et coûteuse guerre du Viêt-Nam et que se dessine à l'horizon une nouvelle période de récession sur fond de crise pétrolière, la peur s'installe à nouveau, d'autant plus que beaucoup d'États africains sont en train de rejoindre les rangs des pays communistes. C'est la seconde guerre froide, qui ne se terminera qu'avec l'intervention de Gorbatchev qui réussira à convaincre le monde entier de sa sincérité, désireux qu'il était de sauver un peuple soviétique exsangue. La fin de la guerre froide a ramené un déséquilibre mondial. Si les Russes demeurent, dans les films américains, les savants un peu « paysans » et un peu à côté de la plaque, un nouvel ennemi se profile à l'horizon : les Arabes. Mais ceci est une autre histoire.

Marie Wright-Laflamme
Candidate au doctorat en sociologie
Université Laval